



# Lettres de mon moulin

de

Alphonse DAUDET

(adaptation par J. PERSELS, avec les dessins de A. EDENS)

## PERSONNAGES

DAUDET, *un chroniqueur*

La chèvre de M. Seguin

M. SEGUIN, *un vieux fermier*

BLANQUETTE, *une chèvre*

ISENGRIN, *un loup*

La mule du Pape

GAVOTTE, *une mule*

BONIFACE, *un pape*

TISTET VÉDÈNE, *un galopin*

Le curé de Cucugnan

SAINT PIERRE, *au ciel*

L'ANGE, *au purgatoire*

LE DIABLE, *en enfer*

MARTIN, *un bon curé*

Les trois messes basses

BALGUÈRE, *un chapelain*

GARRIGOU, *un clerc*

DES VILLAGEOIS, *pieux*

L'élixir du révérend père Gaucher

MONSEIGNEUR, *un prieur*

FRÈRE JEAN, *un moine*

PÈRE GAUCHER, *un moine*

TANTE BÉGON, *une vieille coquine*

*Noir. Les trois coups, puis la mélodie d'une nuit en pleine campagne : du vent, des grillons, etc. Violon : « Meunier, tu dors ». Une porte s'ouvre. Le son (exagéré) des pas dans le noir. Lumière. On voit Daudet, dos au public, au milieu de la scène, devant une échelle qui, elle, se trouve devant un. Il est habillé en redingote et porte un sac de voyage. Il se retourne brusquement, remarque le public, rit, fait un signe de la main. L'image d'un moulin à vent apparaît soudain sur l'écran.*

DAUDET. –

Ce sont les lapins qui ont été étonnés !... Depuis si longtemps qu'ils voyaient la porte du moulin fermée, les murs et la plate-forme envahis par les herbes, ils avaient fini par croire que la race des meuniers était éteinte, et, trouvant la place bonne, ils en avaient fait quelque chose comme un centre d'opérations stratégiques : le moulin des lapins... *(Il rit, cherche un chiffon dans son sac, se met à épousseter l'échelle, puis commence à monter, s'arrête avant d'atteindre la dernière marche.)* La nuit de mon arrivée, il y en avait bien, sans mentir, une vingtaine assis en rond sur la plate-forme, en train de se chauffer les pattes à un rayon de lune... *(Il arrive en haut, fait semblant d'ouvrir une lucarne.)* Le temps d'entrouvrir une lucarne... *(Un grincement.)* Frft ! voilà le bivouac en déroute, et tous ces petits derrières blancs qui détalent, la queue en l'air, dans le fourré. *(Il s'installe en haut de l'échelle, range son sac sur la planche. Il sort une plume, un encrier et un cahier.)* C'est de là que je t'écris, ma porte grande ouverte, au bon soleil. Un joli bois de pins tout étincelant de lumière dégringole devant moi jusqu'au bas de la côte. Pas de bruit... A peine, de loin

en loin, un son de fifre, un courlis dans les lavandes, un grelot de mules sur la route... Tout ce beau paysage provençal ne vit que par la lumière. (*Son de fifre, le cri d'un oiseau, tintement de grelots.*) Et maintenant, comment veux-tu que je le regrette, ton Paris bruyant et noir ? Je suis si bien dans mon moulin ! C'est si bien le coin que je cherchais, un petit coin parfumé et chaud, à mille lieues des journaux, des fiacres, du brouillard ! Il y a à peine huit jours que je suis installé, j'ai déjà la tête bourrée d'impressions et de souvenirs... (*Ecrivant.*) A monsieur Pierre Gringoire, poète lyrique à Paris. Tu seras bien toujours le même, mon pauvre Gringoire ! Comment ! on t'offre une place de chroniqueur dans un bon journal de Paris, et tu as l'aplomb de refuser... Mais regarde-toi, malheureux garçon ! Regarde tes chaussettes trouées, ta face maigre qui crie la faim ! Est-ce que tu n'as pas honte, à la fin ? Fais-toi donc chroniqueur, imbécile ! fais-toi chroniqueur ! Tu gagnera de beaux écus à la rose. Non ? Tu ne veux pas ? Tu prétends rester libre à ta guise jusqu'au bout...

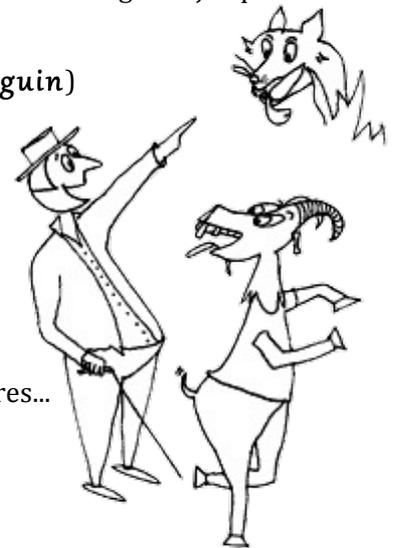
(*Il claque des doigts. Projection : La chèvre de M. Seguin*)

Eh bien, écoute un peu l'histoire de la chèvre de M. Seguin. Tu verras ce que l'on gagne à vouloir vivre libre.

(*M. SEGUIN entre et s'installe sur un tabouret, inconsolable, la tête dans les mains..*)

M. Seguin n'avait jamais eu de bonheur avec ces chèvres...

(*Bêlement de chèvres, tintement de grelots, off.*)



M. SEGUIN. – Je les perds toutes de la même façon : un beau matin, elles cassent leurs cordes, s'en vont dans la montagne, et là-haut le loup les mange. Ni mes caresses, ni la peur du loup, rien de ne les retient. C'est, paraît-il des chèvres indépendantes, voulant à tout prix le grand air et la liberté. C'est fini ; les chèvres s'embêtent chez moi, je n'en garderai pas une.

DAUDET. – Cependant il ne se découragea pas, et, après avoir perdu six chèvres de la même manière, il en acheta une septième. Un amour de petite chèvre...

(*BLANQUETTE entre en bêlant et rejoint M. SEGUIN.*)

M. SEGUIN. – Qu'elle est jolie la petite chèvre, avec ses yeux doux, sa barbiche de sous-officier, ses sabots noirs et luisants, ses cornes zébrées et ses longs poils blancs !

(*Il promène BLANQUETTE un moment puis l'attache à un pieu, la regarde d'un air béat. BLANQUETTE broute de l'herbe de bon cœur, etc.*)

BLANQUETTE. – Enfin, en voilà une qui ne s'embêtera pas chez moi ! (*Il sort, tout content.*)  
(*Poussant un gros soupir.*) M. Seguin se trompe. Je m'ennuie. (*Elle regarde vers*

*le fond de la salle.*) Comme on doit être bien là-haut ! Quel plaisir de gambader dans la bruyère, sans cette maudite longe qui vous écorche le cou ! ... C'est bon pour l'âne ou pour le bœuf de brouter dans un clos ! ... Les chèvres, il leur faut du large.

*(Elle baille, soupire, s'allonge enfin sur le sol, crevant d'ennui. M. SEGUIN rentre, l'air consterné.)*

M. SEGUIN. – Elle maigrit, son lait se fait rare. C'est pitié de la voir tirer tout le jour sur sa longe, la tête tournée du côté de la montagne, la narine ouverte, en faisant *Mê* ! tristement.

BLANQUETTE. – *(Tristement).* *Mê* ! *(Un moment.)* Ecoutez, monsieur Seguin, je me languis chez vous, laissez-moi aller dans la montagne.

M. SEGUIN. – Ah ! mon Dieu !... Elle aussi ! Comment Blanquette, tu veux me quitter !

BLANQUETTE. – Oui, monsieur Seguin.

M. SEGUIN. – Est-ce que l'herbe te manque ici ?

BLANQUETTE. – Oh ! non ! monsieur Seguin.

M. SEGUIN. – Tu es peut-être attachée de trop court ; veux-tu que j'allonge la corde ?

BLANQUETTE. – Ce n'est pas la peine, monsieur Seguin.

M. SEGUIN. – Alors, qu'est-ce qu'il te faut ? qu'est-ce que tu veux ?

BLANQUETTE. – Je veux aller dans la montagne, monsieur Seguin.

M. SEGUIN. – Mais, malheureuse, tu ne sais pas qu'il y a le loup dans la montagne ... Que feras-tu quand il viendra ?

BLANQUETTE. – Je lui donnerai des coups de corne, monsieur Seguin.

M. SEGUIN. – Le loup se moque bien de tes cornes. Il m'a mangé des biques autrement encornées que toi... Tu sais bien, la pauvre vieille Renaude qui était ici l'an dernier ? une maîtresse chèvre, forte et méchante comme un bouc. Elle s'est battue avec le loup toute la nuit... puis, le matin, le loup l'a mangée.

BLANQUETTE. – Pécaïre ! Pauvre Renaude ! ... Ça ne fait rien, monsieur Seguin, laissez-moi aller dans la montagne.

M. SEGUIN. – Bonté divine ! mais qu'est-ce qu'on leur fait donc à mes chèvres ? Encore une que le loup va manger... Eh bien, non... je te sauverai malgré toi, coquine ! et de peur que tu ne rompes ta corde, je vais t'enfermer dans l'étable, et tu y resteras toujours.

*(Il l'amène derrière un paravent. On entend le bruit d'une porte qui ferme. M.*

*SEGUIN revient, traverse la scène et sort.]*

DAUDET. – Malheureusement, il a oublié la fenêtre...

*(BLANQUETTE réapparaît. Elle rit, puis se sauve en gambadant.)*

Tu ris, Gringoire ? Parbleu ! je crois bien ; tu es du parti des chèvres, toi, contre ce bon M. Seguin... Nous allons voir si tu riras tout à l'heure.

*(BLANQUETTE revient toujours en gambadant.)*

BLANQUETTE. – Jamais je n'ai rien vu d'aussi joli ! les vieux sapins sentent bon tant qu'ils peuvent. Toute la montagne me fait fête !

DAUDET. – Tu penses, Gringoire, si notre chèvre était heureuse ! Plus de corde, plus de pieu...

BLANQUETTE. – Rien qui m'empêche de gambader, de brouter à ma guise... c'est ici qu'il y en a de l'herbe ! jusque par-dessus les cornes ! ... Et quelle herbe ! Savoureuse, fine, dentelée, faite de mille plantes... C'est bien autre chose que le gazon du clos. Et les fleurs donc !...

*(Elle se vautre dans l'herbe, les jambes en l'air. Puis, tout à coup, elle se redresse d'un bond sur ses pattes. Hop ! la voilà partie, la tête en avant, elle court d'un bout de la scène à l'autre.)*

DAUDET. – Elle n'avait peur de rien la Blanquette. Une fois, s'avançant au bord d'un plateau, elle aperçut en bas, tout en bas dans la plaine, la maison de M. Seguin avec le clos derrière. Cela la fit rire aux larmes.

BLANQUETTE. – Que c'est petit ! comment ai-je pu tenir là-dedans ?

DAUDET. – Tout à coup le vent fraîchit. La montagne devint violette ; c'était le soir...

*(La lumière baisse.)*

BLANQUETTE. – *(Avec un frisson.)* Déjà !

ISENGRIN. – *(Off.)* Hou ! Hou !

BLANQUETTE. – Le loup !

DAUDET. – Le loup !

*(On entend sonner une trompe, puis la voix de M. SEGUIN)*

M. SEGUIN. – *(Off.)* Reviens, Blanquette, reviens !

ISENGRIN. – *(Off.)* Hou ! Hou !

BLANQUETTE. – Mais le pieu, la corde, la haie du clos... je ne peux plus me faire à cette vie. Il vaut mieux rester !

*(Silence, puis, un bruissement de feuilles. ISENGRIN entre à pas de loup, s'allonge sur la sol, fixe BLANQUETTE du regard, la dégustant par avance...)*

C'est le loup !

ISENGRIN. – Ha ! ha ! la petite chèvre de M. Seguin !

DAUDET. – Et il passa sa grosse langue rouge sur ses babines d'amadou.

BLANQUETTE. – Je suis perdue ! Du nerf, ma brave, si je n'ai pas l'espoir de le tuer, je vais voir si je peux tenir aussi longtemps que la vieille Renaude...

*(ISENGRIN s'avance, avec un rire méchant ; BLANQUETTE se dresse les cornes.)*

DAUDET. – Ah ! la brave chevrette, comme elle y allait de bon cœur ! Plus de dix fois, je ne mens pas, Gringoire, elle força le loup à reculer pour reprendre haleine. Cela dura toute la nuit.

BLANQUETTE. – *(Essoufflée.)* Oh ! pourvu que je tienne jusqu'à l'aube !

*(Le chant d'un coq, off, le jour se lève.)*

Enfin !

*(Elle s'allonge par terre. ISENGRIN se jette sur elle, avec un grognement féroce. Noir. Silence. BLANQUETTE et ISENGRIN sortent dans le noir, puis lumière.)*

DAUDET. – Adieu, Gringoire ! L'histoire que tu as entendue n'est pas un conte de mon invention. Si jamais tu viens en Provence, les ménagers te parleront souvent de la chèvre de monsieur Seguin, qui se battit toute la nuit avec le loup, *(prenant un fort accent provençal)* et puis, le matin, le loup la mangea. GRRR ! *(En reprenant son accent habituel.)* Tu m'entends bien, Gringoire : Et puis le loup la mangea !

*Noir, puis musique : « Le pont d'Avignon ». Lumière. DAUDET se trouve couché sur le dos au milieu de la scène, fumant une pipe, regardant passer les nuages.*

*Il claque des doigts. Projection : La mule du Pape )*



A monsieur Pierre Gringoire, poète lyrique à Paris. Cher Pierre. A quinze lieues autour de mon moulin, quand on parle d'un homme rancunier, vindicatif, on dit : « Cet homme-là ! méfiez-vous ! ... il est comme la mule du Pape, qui garde sept ans son coup de pied. » J'ai cherché bien longtemps d'où ce proverbe pouvait venir, ce que c'était que cette mule papale et ce coup de pied gardé pendant sept ans. « Vous ne trouverez

cela qu'à la bibliothèque des Cigales », m'a-t-on dit. L'idée m'a paru bonne, et me voici. C'est une bibliothèque merveilleuse, ouverte aux poètes jour et nuit, et j'ai fini par découvrir ce que je voulais...

*(Il se lève, en fredonnant « Le pont d'Avignon ». Il remonte sur son échelle. BONIFACE, TISTET et GAVOTTE entrent.)*

BONIFACE. – Qui n'a pas vu Avignon du temps des Papes, n'a rien vu.

TISTET. – Pour la gaieté, la vie, l'animation, le train des fêtes, jamais une ville pareille.

GAVOTTE. – C'étaient, du matin au soir, des processions, des pèlerinages, les rues jonchées de fleurs, ...

BONIFACE. – des arrivages de cardinaux par le Rhône, bannières au vent, galères pavoi-sées,...

TISTET. – les soldats du Pape qui chantaient du latin sur les places...

GAVOTTE. – le bruit des cloches, et toujours quelques tambourins qu'on entendait ronfler, là-bas, du côté du pont.

BONIFACE. – Car chez nous, quand le peuple est content, il faut qu'il danse, il faut qu'il danse ; et comme en ce temps-là les rues de la ville étaient trop étroites pour la farandole, fifres et tambourins se postaient sur le pont d'Avignon, au vent frais du Rhône, et jour et nuit l'on y dansait, l'on y dansait...

*(Ils chantent, en faisant un tour : « Sur le pont d'Avignon, on y danse, on y danse ». DAUDET descend de son échelle pour faire un tour avec eux : « Sur le pont d'Avignon, on y danse, on y danse. Sur le pont d'Avignon, on y danse tout en rond...».)*

DAUDET. – *(En remontant sur son échelle.)* Ah ! l'heureux temps ! l'heureuse ville ! Jamais de disette, jamais de guerre... Voilà comment les Papes du Comtat savaient gouverner leur peuple ; voilà pourquoi leur peuple les a tant regrettés ! Il y en a un surtout, un bon vieux, qu'on appelait Boniface. Tous les dimanches, en sortant des vêpres, le digne homme montait sur sa mule et allait faire un tour dans une petite vigne qu'il avait plantée lui-même...

*(GAVOTTE passe le bout de sa bride à BONIFACE. Ils font le tour de la scène, s'arrêtent un moment pour que BONIFACE. puisse déguster du vin, etc.)*

BONIFACE. – *(A part.)* Du Château-Neuf du Pape, bien sûr !

GAVOTTE. – Après sa vigne, ce que le pape aime le plus au monde, c'est moi, sa mule. Tous les soirs, avant de se coucher, il vient voir si mon écurie est bien fermée, si rien ne manque dans ma mangeoire, et jamais il ne se lève de table sans faire préparer sous ses yeux un grand bol de vin à la française, avec beaucoup de sucre et d'aromates, qu'il vient me porter lui-même, malgré les observations des cardinaux...

- TISTET. – Tout Avignon la respecte, et quand elle va dans les rues, il n’y a pas de bonnes manières qu’on ne lui fasse ; car chacun sait que c’est le meilleur moyen d’être bien en cour, et que la mule du Pape en a mené plus d’un à la fortune. [Abordant BONIFACE et GAVOTTE.] Ah mon Dieu ! grand Saint-Père, quelle brave mule vous avez là !... Laissez un peu que je la regarde... Ah ! mon Pape, la belle mule !... L’empereur d’Allemagne n’en a pas une pareille. (Caressant GAVOTTE.) Venez ça, mon bijou, mon trésor, ma perle fine...
- BONIFACE. – Quel bon petit garçonnet !... Comme il est gentil avec ma mule !
- DAUDET. – Et puis le lendemain, Gringoire, sais-tu ce qui arriva ? Ce bon petit Tistet Védène entra dans le service du Pape... Voilà ce que c’est que l’intrigue ! Mais Tistet ne s’en tint pas là.
- GAVOTTE. – (A part.) Une fois au service du Pape, le drôle continue le jeu qui lui a si bien réussi.
- (Sous le regard béat de BONIFACE, TISTET s’affaire autour de GAVOTTE, lui offre une poignée d’avoine.)
- TISTET. – Hein ! ... pour qui ça ?
- (TISTET et BONIFACE. sortent bras dessus, bras dessous. TISTET revient tout de suite, portant un grand bol de vin à la française, qu’il fait sentir à GAVOTTE. Puis, s’étant assuré de l’absence de BONIFACE, et quand GAVOTTE a les narines pleines du vin parfumé, il retire le bol en riant méchamment.)
- Passe, je t’ai vue !
- (Il s’installe sur une malle et boit le vin lui-même. Ivre, un bâton à la main, il revient en titubant tourmenter la pauvre GAVOTTE.)
- Je te tire les oreilles ! je te tire la queue ! je te donne des coups pour t’apprendre à aimer le bon vin ! Sur le porc d’Avignon, on y tape, on y tape...
- (Il sort en riant.)
- GAVOTTE. – Ce galopin a beau faire, je ne me fâcherai pas. On n’est pas pour rien la mule du Pape, la mule des bénédictions et des indulgences. Oh ! mais que mon sabot me démange...
- DAUDET. – (Descendant de son échelle.) Ce vaurien de Tistet lui jouait de si vilains tours ! Il avait de si cruelles inventions après boire !... Est-ce qu’un jour il ne s’avisait pas de la faire monter avec lui au clocheton de la maîtrise (indiquant le sommet de l’échelle) là-haut, tout là-haut, à la pointe du palais !
- TISTET. – Allez, vieille mule ! Monte donc !
- (En la ruant de coups, TISTET la fait monter sur l’échelle ; d’en haut, elle pousse

*des cris. BONIFACE entre en courant.)*

- BONIFACE. – Qu'est-ce qu'il y a ? qu'est-ce qu'on lui fait ?
- TISTET. – Ah ! grand Saint-Père, ce qu'il y a ! Il y a que votre mule.. Mon Dieu, qu'allons-nous devenir ? Il y a que votre mule est montée dans le clocheton...
- BONIFACE. – Toute seule ?
- TISTET. – Oui, grand Saint-Père, toute seule... Tenez ! regardez-la, là-haut...
- BONIFACE. – Miséricorde ! Mais elle est donc devenue folle ! Mais elle va se tuer... [A GAVOTTE.] Veux-tu descendre, malheureuse !
- GAVOTTE. – Pécaïre ! je ne demande pas mieux, moi, que de descendre... mais par où ? L'escalier, il n'y faut pas songer : ça se monte encore, ces choses-là ; mais, à la descente, il y aurait de quoi se rompre cent fois les jambes... (A Tistet.) Ah ! bandit, si j'en réchappe... quel coup de sabot demain matin !
- DAUDET. – Enfin, on parvint à la tirer de là-haut ; mais ce fut toute une affaire. Et tu penses, Gringoire, quelle humiliation pour la mule d'un pape... Et tout Avignon qui la regardait.
- (Ils font descendre GAVOTTE. BONIFACE et TISTET sortent. DAUDET regagne sa place en haut.)*
- GAVOTTE. – Cet infâme Tistet Védène ! Quel joli coup de sabot je vais lui détacher demain ! De Pampérigouste on en verra la fumée !
- (BONIFACE revient, portant un bol de vin à la française.)*
- BONIFACE. – Notre cher Tistet est parti, ma petite Gavotte, chez la reine Jeanne où je l'ai envoyé s'exercer à la diplomatie et aux belles manières.
- GAVOTTE. – Ah ! le bandit ! il s'est douté de quelque chose ! mais c'est égal, va, mauvais ! tu le retrouveras au retour, ton coup de sabot..., je te le garde !
- DAUDET. – Et elle le lui garda, pendant sept ans.
- (GAVOTTE sort.)*
- Quand Tistet Védène revint de la cour de Naples, ayant appris que le premier moutardier du Pape venait de mourir subitement et que la place restait vacante, le Saint-Père eut peine à le reconnaître.
- TISTET. – Comment ! grand Saint-Père, vous ne me reconnaissez plus ? ... C'est moi, Tistet Védène !
- BONIFACE. – Védène ?...
- TISTET. – Mais oui, vous savez bien... celui qui portait le vin français à votre mule.

BONIFACE. – Ah ! oui... oui... je me rappelle... Un bon petit garçonnet, ce Tistet Védène !... Et maintenant, qu'est-ce qu'il veut de nous ?

TISTET. – Oh, peu de chose, grand Saint-Père.. Je viens vous demander... A propos, est-ce que vous l'avez toujours, votre mule ? Et elle va bien ?.. Ah ! tant mieux !... Je venais vous demander la place du premier moutardier qui vient de mourir.

BONIFACE. – Premier moutardier, toi !... Mais tu es trop jeune. Quel âge as-tu donc ?

TISTET. – Vingt ans deux mois, illustre pontife, juste cinq ans de plus que votre mule.. Ah ! palme de Dieu, la brave bête !... Si vous saviez comme je l'aimais cette mule-là !... comme je me suis languie d'elle en Italie !... Est-ce que vous ne me la laisserez pas voir ?

BONIFACE. – Si, mon enfant, tu la verras. Et puisque tu l'aimes tant, cette brave bête, je ne veux plus que tu vives loin d'elle. Dès ce jour, je t'attache à ma personne en qualité de premier moutardier... Viens nous trouver demain, à la sortie de vêpres... je te mènerai voir la mule, et tu viendras à la vigne avec nous deux... hé ! hé ! Allons ! va...

*(Ils sortent.)*

DAUDET. – Et donc, le lendemain, lorsque vêpres furent dites, Tistet Védène fit son entrée dans la cour du palais papal. Tout le haut clergé était là...

*(Bruit de la foule, de la musique, off. BONIFACE entre le premier, va vers GAVOTTE, l'amène CC. Puis TISTET entre, salue le public, passe devant GAVOTTE pour rejoindre BONIFACE, s'arrête pour lui donner quelques petites tapes amicales sur le dos, en regardant du coin de l'œil si BONIFACE le voit...)*

GAVOTTE. – Tiens ! attrape, bandit ! Voilà sept ans que je te le garde !

*(GAVOTTE lui détache un coup de sabot terrible. BOOM ! TISTET est projeté en coulisse, la tête la première. CRASH ! BONIFACE regarde suit l'action du regard, l'air étonné.)*

DAUDET. – Gringoire, il n'y a pas de plus bel exemple de rancune ecclésiastique.

*[Noir. Musique : « Le pont d'Avignon ». GAVOTTE et BONIFACE sortent. DAUDET descend de son échelle, traverse la scène et s'installe sur l'avant-scène. Lumière.]*

Et encore à propos de rancune ecclésiastique, mon cher Gringoire...

*(Il claque des doigts. Projection : Le curé de Cucugnan*

*(SAINT PIERRE et LE DIABLE entrent, suivis de L'ANGE. Ils s'installent sur l'échelle, SAINT PIERRE en haut, L'ANGE un peu plus bas, LE DIABLE assis par terre. Ils chantent « Chez le bon Dieu ».)*

L'abbé Martin était curé ...

*(MARTIN entre, cherche son habit dans la malle, se tient debout, au milieu de la scène, regardant le public d'un air béat... et légèrement niais.)*

... de Cucugnan.

*(Rires du Diable.)*

PIERRE. – Bon comme le pain, franc comme l'or, il aimait paternellement ses Cucugna-nais ; pour lui, son Cucugnan aurait été le paradis sur terre,...

LE DIABLE. – *(Avec un rire méchant.)* ... si les Cucugnanais lui avaient donné un peu plus de satisfaction !

L'ANGE. – *(Avec un gros soupir, il prend les clés de PIERRE et donne un coup sur la tête du DIABLE.)* Hélas ! les araignées filaient dans son confessionnal, et, le beau jour de Pâques, les hosties restaient au fond de son saint-ciboire. Le bon prêtre en avait le cœur meurtri, et toujours il demandait à Dieu la grâce de ne pas mourir avant d'avoir ramené au bercail son troupeau dispersé.

PIERRE. – Or, vous allez voir que Dieu l'entendit !

L'ANGE. – Un dimanche, après l'Évangile, M. Martin monta en chaire.

MARTIN. – *[Au public.]* Mes frères, vous me croirez si vous voulez : l'autre nuit, je me suis trouvé, moi misérable pécheur, à la porte du paradis.

*(Il s'arrête en bas de l'échelle et frappe trois coups. PIERRE descend lui ouvrir.)*

PIERRE. – Tiens ! c'est vous, mon brave monsieur Martin. Quel bon vent ... ? et qu'y a-t-il pour votre service ?

MARTIN. – Beau Saint Pierre, vous qui tenez le grand livre et la clef, pourriez-vous me dire, si je ne suis pas trop curieux, combien vous avez de Cucugnanais en paradis ?

PIERRE. – Je n'ai rien à vous refuser, monsieur Martin ; asseyez-vous, nous allons voir la chose ensemble.

*(MARTIN s'assied sur la malle ; PIERRE met ses besicles, consulte son livre.)*

Voyons un peu : Cucugnan, disons-nous. Cu... Cu... Cucugnan. Nous y sommes. Cucugnan... Mon brave monsieur Martin, la page est toute blanche. Pas une âme ... Pas plus de Cucugnanais que d'arêtes dans une dinde.

MARTIN. – *(Se levant en sursaut.)* Comment ! Personne de Cucugnan ici ? Personne ? Ce n'est pas possible ! Regardez mieux...



PIERRE. – *(Vérifiant encore.)* Personne, saint homme. Regardez vous-même, si vous croyez que je plaisante.

MARTIN. – *(Au public.)* Moi, pécaïre ! je frappais des pieds, et les mains jointes, je criais miséricorde. MISÉRICORDE !

PIERRE. – Croyez-moi, monsieur Martin, il ne faut pas ainsi vous mettre le cœur à l'envers, car vous pourriez en avoir quelque mauvais coup de sang. Ce n'est pas votre faute, après tout. Vos Cucugnais, voyez-vous, doivent faire à coup sûr leur petite quarantaine en purgatoire.

MARTIN. – Ah ! par charité, grand saint Pierre ! faites que je puisse au moins les voir et les consoler.

PIERRE. – Volontiers, mon ami... *(Il sort une paire de sandales de la malle.)* Tenez, chaussez vite ces sandales, car les chemins ne sont pas beaux de reste... *(MARTIN met les sandales.)* Voilà qui est bien... Maintenant, cheminez droit devant vous. Voyez-vous là-bas, au fond, en tournant ? Vous trouverez une porte d'argent toute constellée de croix noires... à main droite... Vous frapperez, on vous ouvrira... Adessias ! Tenez-vous sain et gaillardet.

*(Il remonte en haut de l'échelle, après avoir salué MARTIN. Celui-ci monte dans la salle.)*

MARTIN. – Et je cheminai... je cheminai ! Quelle battue ! j'ai la chair de poule, rien que d'y songer.

*(Il disparaît au fond de la salle, puis revient par une autre porte et descend jusqu'à la scène.)*

Un petit sentier, plein de ronces, d'escarboucles qui luisaient et de serpents qui sifflaient, m'amena jusqu'à la porte d'argent.

*(Il frappe trois coups. L'ANGE descend, se penche sur la malle et écrit dans un grand livre plus gros que celui de PIERRE. MARTIN frappe à nouveau.)*

L'ANGE. – *(D'une voix rauque et dolente.)* Qui frappe !

MARTIN. – Le curé de Cucugnan.

L'ANGE. – De... ?

MARTIN. – De Cucugnan.

L'ANGE. – Ah ! ... Entrez.

*(MARTIN entre ; l'air intimidé, il regarde écrire L'ANGE.)*

Enfin, que voulez-vous et que demandez-vous ?

MARTIN. – Bel ange de Dieu, je veux savoir, — je suis bien curieux peut-être, — si vous avez ici les Cucugnanais.

L'ANGE. – Les ? ...

MARTIN. – Les Cucugnanais, les gens de Cucugnan... que c'est moi qui suis leur prieur.

L'ANGE. – Ah ! l'abbé Martin, n'est-ce pas ?

MARTIN. – Pour vous servir, monsieur l'ange.

L'ANGE. – Vous dites donc Cucugnan...

*(Il ouvre et feuillette son grand livre, mouillant son doigt de salive pour que le feuillet glisse mieux. Il pousse un long soupir.)*

Cucugnan... Monsieur Martin, nous n'avons en purgatoire personne de Cucugnan.

MARTIN. – Jésus ! Marie ! Joseph ! personne de Cucugnan en purgatoire ! O grand Dieu ! où sont-ils donc ?

L'ANGE. – Eh ! saint homme, ils sont en paradis. Où diantre voulez-vous qu'ils soient ?

MARTIN. – Mais j'en viens, du paradis...

L'ANGE. – Vous en venez !! ... Eh bien ?

MARTIN. – Eh bien ! ils n'y sont pas !... Ah ! bonne mère des anges !

L'ANGE. – Que voulez-vous, monsieur le curé ? s'ils ne sont ni en paradis ni en purgatoire, il n'y a pas de milieu, ils sont...

MARTIN. – Sainte croix ! Jésus, fils de David ! Aï ! aï ! aï ! est-il possible ?... Serait-ce un mensonge du grand saint Pierre ?... Pourtant je n'ai pas entendu chanter le coq !... Aï ! pauvres nous ! comment irai-je en paradis si mes Cucugnanais n'y sont pas ?

L'ANGE. – Ecoutez, mon pauvre monsieur Martin, puisque vous voulez, coûte que coûte, être sûr de tout ceci, et voir de vos yeux de quoi il retourne, prenez ce sentier, filez en courant, si vous savez courir...

*(Il pousse doucement MARTIN en direction de la salle.)*

Vous trouverez , à gauche, un grand portail. Là, vous vous renseignerez sur tout. Dieu vous le donne !

*(MARTIN, tout transi, se remet en chemin. L'ANGE regagne sa place sur l'échelle.)*

MARTIN. – C'était un long sentier tout pavé de braise rouge. Je chancelais comme si

j'avais bu ; à chaque pas, je trébuchais ; j'étais tout en eau, chaque poil de mon corps avait sa goutte de sueur, et je haletais de soif... Mais, ma foi, grâce aux sandales que le bon saint Pierre m'avait prêtées, je ne me brûlai pas les pieds...

*(Il sort, puis revient par une autre porte, descend les marches jusqu'à la scène.)*

Quand j'eus fait assez de faux pas clopin-clopant, je vis à ma main gauche une porte... non, un portail, un énorme portail, tout bâillant, comme la porte d'un grand four. Oh ! mes enfants, quel spectacle ! Là on ne demande pas mon nom ; là, point de registre. Par fournées et à pleine porte, on entre là, mes frères, comme le dimanche vous entrez au cabaret. Je suis à grosses gouttes, et pourtant, j'étais transi, j'avais le frisson. Mes cheveux se dressaient. Je sentais le brûlé, la chair rôtie... Je perdais haleine dans cet air puant et embrasé ; j'entendais une clameur horrible, des gémissements, des hurlements et des juréments.

*(Il s'arrête en bas des marches, devant la scène. LE DIABLE surgit derrière lui, le pique de sa fourche.)*

LE DIABLE. – *(Jubilant.)* Eh bien ! entres-tu ou n'entres-tu pas, toi ?

MARTIN. – Moi ? Je n'entre pas. Je suis un ami de Dieu.

LE DIABLE. – Tu es un ami de Dieu.. Eh ! bordel de teigneux ! que viens-tu faire ici ?...

MARTIN. – Je viens... Je viens... Je viens de loin... humblement vous demander... si... si par coup de hasard... vous n'auriez pas ici quelqu'un ... quelqu'un de Cucugnan...

LE DIABLE. – Ah ! feu de Dieu ! tu fais la bête, toi, comme si tu ne savais pas que tout Cucugnan est ici. Tiens, laid corbeau, regarde, et tu verras comme nous les arrangeons ici, tes fameux Cucugnans... Vois là, au milieu du tourbillon de flamme, ton Coq-Galine, qui se grisait si souvent, et si souvent secouait les puces à sa pauvre Clairon. Et là, ta Catarinet... cette petite gueuse... avec son nez en l'air... qui couchait toute seule à la grange... Et là ton Pascal Doigt-de-Poix, qui faisait son huile avec les olives de M. Julien... Et Coulau avec sa Zette, et Jacques, et Pierre, et Toni... tout le village !

*(MARTIN pousse un cri, tombe par terre, raid. Noir. PIERRE, L'ANGE et LE DIABLE sortent. Lumière. DAUDET réanime MARTIN et l'aide à se remettre sur pied.)*

MARTIN. – *[Au public.]* Vous sentez bien, mes frères, vous sentez que ceci ne peut pas durer. J'ai charge d'âmes, et je veux, je veux vous sauver de l'abîme où vous êtes tous en train de rouler la tête première. Demain, je me mets à l'ouvrage, pas plus tard que demain. Voici comment je m'y prendrai. Pour que tout se fasse bien, il faut tout faire avec ordre. Nous irons rang par rang.

*(Il remonte les marches de la salle, en s'arrêtant devant les rangs de spectateurs.)*

Demain lundi, je confesserai les vieux et les vieilles. Ce n'est rien. Mardi, les enfants. J'aurai bientôt fait. Mercredi, les garçons et les filles. Cela pourra être long. Jeudi, les hommes. Nous couperons court. Vendredi, les femmes. Pas d'histoires ! Samedi... (*Se retournant pour fixer DAUDET du regard.*) Daudet ! ... Ce n'est pas trop d'un jour pour lui tout seul. (*En haut des marches.*) Et, si dimanche nous avons fini, nous serons bien heureux. C'est la grâce que je vous souhaite. AMEN ! (*Il sort.*)

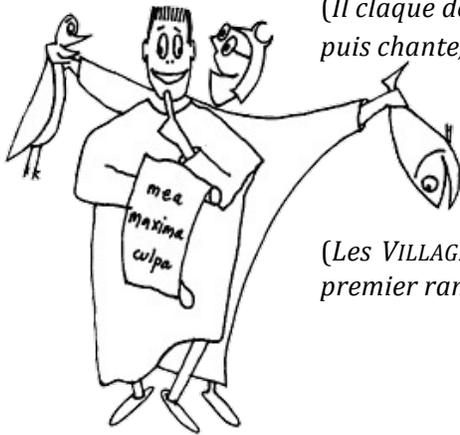
DAUDET. –

Vois-tu, Gringoire, quand le blé est mûr, il faut le couper ; quand le vin est tiré, il faut le boire. Voilà assez de linge sale, il s'agit de le laver, et de le bien laver. Ce qui fut dit fut fait. On coula la lessive. Depuis ce dimanche mémorable, le parfum des vertus de Cucugnan se respire à dix lieues à l'entour.

(Musique « *Chez le bon Dieu* », *off.*)

Et le bon pasteur M. Martin, heureux et plein d'allégresse, a rêvé l'autre nuit que, suivi de tout son troupeau, il gravissait, en resplendissante procession, le chemin éclairé de la cité de Dieu ! Un conte qui finit bien, voilà ce qui donne faim, Gringoire !

(*Il claque des doigts. Projection : Les trois messes masses puis chante, en remontant sur son échelle, « .*)



Sur de la pâte fine,  
Vous mettez du godiveau,  
Filets de bonne mine  
D'un poisson frais et bien beau,...

(*Les VILLAGEOIS entrent, en chantant « Sur de la pâte fine », puis s'assoient au premier ran pour attendre la messe. BALAGUÈRE et Garrigou entrent.*)

BALAGUÈRE. –

Deux dindes truffées, Garrigou ?

GARRIGOU. –

Oui, mon révérend, deux dindes magnifiques bourrées de truffes. J'en sais quelque chose, puisque c'est moi qui ai aidé à les remplir. On aurait dit que leur peau allait craquer en rôtissant, tellement elle était tendue...

BALAGUÈRE. –

Jésus-Maria ! moi qui aime tant les truffes !... Donne-moi vite mon surplis, Garrigou...

(*GARRIGOU sort un surplis de la malle et le lui donne.*)

Et avec les dindes, qu'est-ce que tu as encore aperçu à la cuisine ?...

GARRIGOU. –

Oh ! toutes sortes de bonnes choses... Depuis midi nous n'avons fait que plumer des faisans, des huppés, des gelinottes, des coqs de bruyère. La plume en volait partout... Puis de l'étang on a apporté des anguilles, des carpes dorées, des truites, des...

- BALAGUÈRE. – Grosses comment, les truites, Garrigou ?
- GARRIGOU. – Grosses comme ça, mon révérend... Enormes !
- BALAGUÈRE. – Oh ! Dieu ! il me semble que je les vois... As-tu mis le vin dans les burettes ?
- GARRIGOU. – Oui, mon révérend, j'ai mis le vin dans les burettes... Mais dame ! il ne vaut pas celui que vous boirez tout à l'heure en sortant de la messe de minuit. Si vous voyiez cela dans la salle à manger du château, toutes ces carafes qui flambent pleines de vins de toutes les couleurs... Et la vaisselle d'argent, les fleurs, les candélabres ! ... Jamais il ne se sera vu un réveillon pareil. Monsieur le marquis a invité tous les seigneurs du voisinage. Vous serez au moins quarante à table... Ah ! vous êtes bien heureux d'en être mon révérend ! ... Rien que d'avoir flairé ces belles dindes, l'odeur des truffes me suit partout... Meuh !...
- BALAGUÈRE. – Allons, allons, mon enfant. Gardons-nous du péché de gourmandise, surtout la nuit de la Nativité... Va bien vite allumer les cierges et sonner le premier coup de la messe ; car voilà que minuit est proche, et il ne faut pas nous mettre en retard...
- (GARRIGOU *sort en courant.*)
- (*A part.*) Des dindes rôties... des carpes dorées... des truites grosses comme ça !... Quel bon réveillon nous allons faire après la messe ! (*Il sort.*)
- DAUDET. – Cette conversation, mon cher Gringoire, se tenait une nuit de Noël, entre le révérend dom Balaguère et son petit clerc Garrigou, ou du moins ce qu'il croyait être le petit clerc Garrigou, car vous saurez que le diable, ce soir-là, avait pris la face ronde et les traits indécis du jeune sacristain pour mieux induire le révérend père en tentation et lui faire commettre un épouvantable péché de gourmandise.
- (*On entend Drelindin din ! Drelindin din !, off.*)
- Chut! C'est la messe de minuit qui commence.
- (BALAGUÈRE *revient, en procession solennelle, suivi de GARRIGOU. Les trois VILLAGEOIS s'agenouillent devant BALAGUÈRE, dos au public.*)
- BALAGUÈRE. – Le Seigneur m'a dit : Tu es mon Fils : moi, aujourd'hui je t'ai engendré. Pourquoi ce tumulte des nations, ce vain murmure des peuples ? (*Se signant.*) In nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti.
- VILLAGEOIS. – Amen.
- BALAGUÈRE. – La grâce de notre Seigneur...
- GARRIGOU. – Gratin dauphinois !

- BALAGUÈRE. – ... Jésus-Christ, et l’amour de Dieu le Père et la communion de l’Esprit Saint soient toujours avec vous.
- VILLAGEOIS. – Et avec votre esprit.
- GARRIGOU. – Soupe d’asperge aux truffes noires !
- BALAGUÈRE. – Frères, reconnaissons que nous sommes pécheurs, ...
- GARRIGOU. – Poires pochées à la crème de marron !
- BALAGUÈRE. – .. afin de nous préparer à la célébration de l’eucharistie.
- GARRIGOU. – Œuf cocotte à l’estragon !
- BALAGUÈRE. – Seigneur, accorde-nous le pardon.
- VILLAGEOIS. - Nous avons péché contre toi.
- GARRIGOU. – Mousse de foi gras !
- BALAGUÈRE. – Montre-nous ta miséricorde, Seigneur.
- VILLAGEOIS. – Et nous serons sauvés.
- TOUS ENSEMBLE. – Je confesse à Dieu tout-puissant, et devant vous.
- GARRIGOU. – Confit d’oie ! pommes de terres sautées !
- TOUS ENSEMBLE. – ...mes frères, je reconnais que j’ai péché en pensée, en parole, par action et par omission ; mea culpa, mea culpa, mea maxima culpa....
- GARRIGOU. – Ma coupe pêches Melba ! Ma poire Belle Hélène ! Ma mousse au chocolat !
- TOUS ENSEMBLE. – C’est pourquoi je supplie la Vierge Marie, les anges et tous les saints, et vous aussi, mes frères, de prier pour moi le Seigneur notre Dieu.
- GARRIGOU. – Dina dîna dit-on du dos d’un dindon dodu !
- BALAGUÈRE. – Que Dieu tout-puissant nous fasse miséricorde ; qu’il nous pardonne nos péchés et nous conduise à la vie éternelle.
- VILLAGEOIS. – Amen.
- BALAGUÈRE. – Kyrie, eleison.
- GARRIGOU. – Quiche aux morillons !
- BALAGUÈRE. – Christe, eleison.

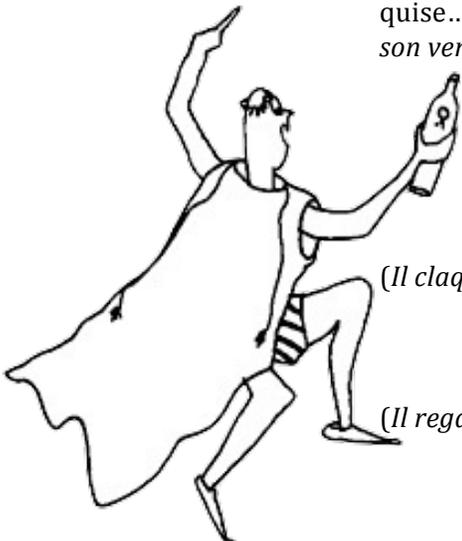
- GARRIGOU. – Crème de marron !
- BALAGUÈRE. – Kyrie, eleison.
- GARRIGOU. – Charlotte au citron !
- BALAGUÈRE. – Gloria in excelsis Deo...
- GARRIGOU. – Gigot de lotte à la provençale !
- BALAGUÈRE. – Et paix sur la terre aux hommes qu'il aime... *(sautant des pages de son missel)*  
In gloria Dei Patris. Amen.
- VILLAGEOIS. – *(Se regardent, de plus en plus consternés.)* Amen.
- GARRIGOU. – Amande !
- BALAGUÈRE. – Oremus. Seigneur, tu as fait resplendir cette nuit très sainte des clartés de la vraie lumière ; de grâce, accorde-nous, qu'illuminés dès ici-bas par la révélation de ce mystère, nous goûtions... dans le ciel la plénitude de sa joie.
- GARRIGOU. – Génoise au chocolat et aux noix !
- BALAGUÈRE. – Vite, vite dépêchons-nous !
- DAUDET. – Tout abandonné au démon de gourmandise, il commence par sauter un verset, puis deux. Puis l'épître est trop longue, il ne la finit pas, effleure l'Evangile, passe devant le Credo sans entrer, saute le Pater... et par bonds et par élans se précipite ainsi dans la damnation éternelle, toujours suivi de l'infâme Garrigou.
- GARRIGOU. – Des carpes dorées...
- BALAGUÈRE. – ... dixit dominus...
- GARRIGOU. – ... des dindes rôties...
- BALAGUÈRE. – ... in splendoribus sanctorum ...
- GARRIGOU. – ... des saucisses de Strasbourg...
- BALAGUÈRE. – ... filius meus !
- GARRIGOU. – ... du filet mignon...
- BALAGUÈRE. – Alleluia !
- GARRIGOU. – .. du lard à l'ail ...
- BALAGUÈRE. – *(A GARRIGOU.)* Vade retro, Satanas !

(Un coup de cloche. Noir. Tout le monde sort. DAUDET descend de son échelle dans le noir. Lumière.)

DAUDET. – Tant il but et mangea après la messe, le pauvre saint homme, qu'il mourut dans la nuit d'une terrible attaque, sans avoir eu seulement le temps de se repentir. Voilà la vraie légende de dom Balaguère comme on la raconte au pays des olives. Et il paraît, Gringoire, que tous les ans, à Noël, une lumière surnaturelle erre parmi les ruines de la chapelle, et les braves qui s'y approchent doucement et regardent par la porte cassée, ont un singulier spectacle : un prêtre, habillé de vieil or, va, vient devant l'autel en récitant des oraisons dont on n'entend pas un mot... c'est dom Balaguère, m'assurent-ils, en train d'expier sa faute, en disant sa troisième messe basse.

(Musique : « Mariann' s'en va 'au moulin ». FRÈRE JEAN entre CC, portant un plateau sur lequel est posé un petit verre à liqueur qu'il donne à DAUDET. )

DAUDET. – Deux doigts d'une liqueur verte, Gringoire ! dorée, chaude, étincelante, exquisite... (*Trinquant.*) Bois ceci, mon ami ; tu m'en diras des nouvelles. (*Il vide son verre.*) J'en ai l'estomac tout ensoleillé. C'est l'élixir du Père Gaucher, la joie et la santé de notre Provence. On le fabrique au couvent des Prémontrés, à deux lieues de mon moulin... N'est-ce pas que cela vaut bien toutes les chartreuses du monde ? Et si tu savais comme elle est amusante, l'histoire de cet élixir !



(Il claque des doigts. Projection : L'élixir du révérend Père Gaucher)

Ecoute plutôt...

(Il regagne le haut de son échelle. LE MONSEIGNEUR et FRÈRE JEAN entrent.)

MONSEIGNEUR. – Il y a vingt ans, nous les Prémontrés, ou plutôt les Pères blancs, comme nous appellent nos Provençaux, étions tombés dans une grande misère. Si vous aviez vu notre maison de ce temps-là, elle vous aurait fait peine. Pas un vitrail debout, pas une porte qui tînt. Mais le plus triste de tout, c'était le clocher de notre couvent, silencieux comme un pigeonier vide.

FRÈRE JEAN. – Le fait est que nous en étions arrivés nous-mêmes à nous demander si nous ne ferions pas mieux de prendre notre vol à travers le monde et de chercher pâture chacun de son côté.

MONSEIGNEUR. – Un jour que cette grave question se débattait dans le chapitre, on vint annoncer que le père Gaucher, le bouvier du couvent, demandait à être entendu du conseil...

PÈRE GAUCHER. – Mes révérends, on a bien raison de dire que ce sont les tonneaux vides qui chantent le mieux. Figurez-vous qu'à force de creuser ma pauvre tête déjà si creuse, je crois que j'ai trouvé le moyen de nous tirer de peine. Voici com-

ment. Vous savez bien tante Bégon, cette brave femme qui me gardait quand j'étais petit.

*(TANTE BÉGON entre, en titubant, une bouteille à la main.)*

TANTE BÉGON. – *(Chantant.)* Mariann' s'en va t'au moulin / Afin d'y faire moudre son grain / Assise sur son âne, la belle petite Marianne,...

*(Elle s'écroule au fond de la scène.)*

MONSEIGNEUR. – Dieu ait son âme, la vieille coquine ! elle chantait de bien vilaines chansons après boire.

PÈRE GAUCHER. – Tante Bégon, de son vivant, se connaissait aux herbes de montagne. Elle avait composé sur la fin de ses jours un élixir incomparable en mélangeant cinq ou six espèces de simples que nous allions cueillir dans les Alpilles. Il y a belles années de cela; mais je pense qu'avec l'aide de saint Augustin et la permission de notre père abbé, je pourrais—en cherchant bien—retrouver la composition de ce mystérieux élixir. Nous n'aurions plus alors qu'à le mettre en bouteilles, et à le vendre un peu cher, ce qui permettrait à la communauté de s'enrichir doucement, comme ont fait nos frères de la Trappe...

MONSEIGNEUR ET  
FRÈRE JEAN. – Dieu merci, nous sommes sauvés !

*(Ils sortent, tout joyeux. TANTE BÉGON se lève, avec peine, s'adresse au public.)*

TANTE BÉGON. – Comment le bon frère parvint-il à retrouver ma recette ? au prix de quels efforts ? au prix de quelles veilles ? L'histoire ne le dit pas. Seulement, ce qui est sûr, c'est qu'au bout de six mois, l'élixir [*elle en prend une gorgée*], l'élixir des Pères blancs—*[en se frappant la poitrine]* l'élixir de la tante Bégon !—était déjà très populaire. Pas un *mas*, pas une grange qui n'eût au fond de sa *dépense*, entre les bouteilles de vin cuit et les jarres d'olives, un petit flacon de terre brune, avec un moine en extase sur une étiquette d'argent. Grâce à la vogue de son élixir—de *mon* élixir !—la maison des Pères blancs s'enrichit très rapidement. Quant au frère Gaucher, mon pauvre enfant...

*(Elle regagne sa place, s'écroule à nouveau. On entend sonner les cloches. PÈRE GAUCHER entre, portant une grande bassine, titubant et chantant.)*

PÈRE GAUCHER. – Mariann' s'en va t'au moulin  
Afin d'y faire moudre son grain...  
*(S'arrêtant pour écouter les cloches.)* Ces grandes cours plantées d'orangers, ces toits bleus où tournent des girouettes neuves, ce cloître éclatant de blancheur... C'est à moi qu'ils doivent tout cela ! *(Il pose sa bassine par terre, prend une louche, déguste l'élixir.)* Non, ce n'est pas tout à fait ça. *(Il sort quelques feuilles de sa poche, les laisse tomber dans la bassine, déguste l'élixir à nouveau.)* Encore moins ! *(Il sort une carotte de sa poche, la laisse tomber dans la bassine, déguste l'élixir.)* Encore trop sucré ! *(Il enlève une sandale, la laisse tomber dans la bassine, déguste l'élixir.)* Voilà, c'est ça !

Marianne s'en va t'au moulin  
Afin d'y faire moudre son grain  
Assise sur son âne,  
La belle petite Marianne  
Assise sur son âne Martin  
Pour aller au moulin...

(MONSEIGNEUR ET FRÈRE JEAN *entrent, regardent PÈRE GAUCHER, chuchotent ensemble, se signent.*)

FRÈRE JEAN. – Mais il est possédé !

PÈRE GAUCHER. – (*Tombant à genoux et se frappant la poitrine.*) C'est l'élixir, Monseigneur, c'est l'élixir qui m'a surpris !

MONSEIGNEUR. – Allons, allons, Père Gaucher, calmez-vous, tout cela séchera comme la rosée au soleil... Après tout, le scandale n'est pas aussi grand que vous pensez. Il y a bien la chanson qui est un peu... hum ! hum !... Enfin il faut espérer que les novices ne l'aurent pas entendue... A présent, voyons, dites-moi bien comment la chose vous est arrivée... C'est en essayant l'élixir, n'est-ce pas ? Vous aurez eu la main trop lourde... Oui, oui, je comprends...

FRÈRE JEAN. – C'est comme le frère Schwartz, l'inventeur de la poudre : vous avez été victime de votre invention...

MONSEIGNEUR. – Dites-moi, mon brave ami, est-il bien nécessaire que vous l'essayiez sur vous-même, ce terrible élixir ?

PÈRE GAUCHER. – Malheureusement, oui, Monseigneur... l'éprouvette me donne bien la force et le degré de l'alcool ; mais pour le fini, le velouté, je ne me fie guère qu'à ma langue...

MONSEIGNEUR. – Ah ! très bien... Mais écoutez encore un peu que je vous dise... Quand vous goûtez ainsi l'élixir par nécessité, est-ce que cela vous semble bon ?

FRÈRE JEAN. – Y prenez-vous plaisir ?

(*Un rire rauque de la part de TANTE BÉGON.*)

PÈRE GAUCHER. – Hélas ! oui, Monseigneur. Voilà deux soirs que je lui trouve un bouquet, un arôme !... C'est pour sûr le démon qui m'a joué ce vilain tour... Aussi je suis bien décidé désormais à ne plus me servir que de l'éprouvette. Tant pis si la liqueur n'est pas assez fine, si elle ne fait pas assez la perle...

FRÈRE JEAN. – [*En se signant.*] Gardez-vous en bien !

MONSEIGNEUR. – Il ne faut pas s'exposer à mécontenter la clientèle ! Tout ce que vous avez à faire maintenant que vous voilà prévenu, c'est de vous tenir sur vos gardes... Voyons, qu'est-ce qu'il vous faut pour vous rendre compte ? ... Quinze ou vingt gouttes, n'est-ce pas ? mettons vingt gouttes...

FRÈRE JEAN. – Le diable sera bien fin s'il vous attrape avec vingt gouttes !

*(Encore un rire rauque de la part de TANTE BÉGON.)*

MONSEIGNEUR. – D'ailleurs, pour prévenir tout accident, je vous dispense dorénavant de venir à l'église. Vous direz l'office du soir dans la distillerie... Et maintenant, allez en paix, mon Révérend, et surtout... comptez bien vos gouttes...

*(Ils sortent, laissant PÈRE GAUCHER retourner à sa bassine. TANTE BÉGON se lève, s'adresse au public.)*

TANTE BÉGON. – Hélas ! mon pauvre enfant eut beau compter ses gouttes... le démon le tenait, et ne le lâcha pas. Je le connais, ce démon... Le jour, encore, tout va bien. On est assez calme. On prépare les réchauds, les alembics, trie soigneusement les herbes, toutes herbes de Provence, fines, grises, dentelées, brûlées de parfums et de soleil.... Mais le soir, quand les simples sont infusés et que l'élixir tiédit... le martyr commence !

PÈRE GAUCHER. – *(Versant des gouttes dans un gobelet.)* Dix-sept... dix-huit... dix-neuf... vingt !... *(Il avale tout d'un trait, puis, après quelque hésitation, reprend la burette.)* Non ! *(Il repose le gobelet et la burette, se lève, va s'agenouiller.)* Notre Père qui es aux cieux, que ton nom soit sanctifié. Que ton règne vienne, que ta volonté soit faite, sur la terre comme au ciel...

*(TANTE BÉGON s'approche de la bassine, souffle là-dessus pour que la fumée arrive jusqu'au PÈRE GAUCHER, en ricanant. PÈRE GAUCHER s'arrête, puis repart de plus fort...)*

Donne-nous aujourd'hui notre pain de ce jour. Pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensés, et...

*(Même jeu.)*

ne nous soumet pas à la tentation,... mais... délivre-nous ... du mal !

*(TANTE BÉGON rit aux éclats. A bout de ses forces, PÈRE GAUCHER cède à la tentation, se jette sur la bassine.)*

Allons ! encore une goutte ! Ah ! je me damne... je me damne...  
Mariann' s'en va t'au moulin  
Afin d'y fair' moudre son grain  
Assise sur son âne,  
La belle petite Marianne,  
Assise sur son âne Martin,  
Pour aller au moulin...

*(TANTE BÉGON le rejoint, DAUDET descend de son échelle, en chantant le refrain.. PÈRE GAUCHER leur sert à boire ; ils se mettent tous à danser autour de la bassine.)*

TOUS ENSEMBLE. – Eh ! Au p'tit trot, p'tit trot, p'tit trot,  
C'est le refrain de la meunière,  
Au p'tit trot, p'tit trot, p'tit trot,  
C'est le refrain de son moulin.

*(PÈRE GAUCHER et TANTE BÉGON sortent en dansant, en chantant.)*

DAUDET. – *(Au public.)* Alors, mon cher Gringoire, c'étaient des larmes, des désespoirs, et le jeûne, et le cilice, et la discipline. Mais rien ne pouvait contre le démon de l'élixir ; et tous les soirs, à la même heure, la possession recommençait.

*(LE PÈRE GAUCHER et LA TANTE BÉGON, off : Au p'tit trot, p'tit trot, p'tit trot, / C'est le refrain de la meunière, / Au p'tit trot, p'tit trot, p'tit trot, / C'est le refrain de son moulin...)*

Pendant ce temps, les commandes pleuvaient à l'abbaye que c'était une bénédiction. Il en venait de Nîmes, d'Aix, d'Avignon, de Marseille... De jour en jour le couvent prenait un petit air de manufacture. Le service de Dieu y perdait bien par-ci, par-là quelques coups de cloches ; mais les pauvres gens du pays n'y perdaient rien, je vous en réponds...

*(MONSEIGNEUR et FRÈRE JEAN entrent, ce dernier vérifiant un inventaire.)*

Et donc, un beau dimanche matin...

FRÈRE JEAN. – Une dizaine de caisses à l'évêque Piquette... une demi-douzaine au cardinal Gueuledebois...

*(PÈRE GAUCHER se précipite au milieu de cette conférence.)*

PÈRE GAUCHER. – C'est fini !... Je n'en fais plus ! ... Rendez-moi mes vaches.

MONSEIGNEUR. – Qu'est-ce qu'il y a donc, Père Gaucher ?

PÈRE GAUCHER. – Ce qu'il y a, Monseigneur ? ... Il y a que je suis en train de me préparer une belle éternité de flammes et de coups de fourche... Il y a que je bois, que je bois comme un misérable...

MONSEIGNEUR. – Mais je vous avais dit de compter vos gouttes.

PÈRE GAUCHER. – Ah ! bien oui, compter mes gouttes ! c'est par gobelets qu'il faudrait compter maintenant... Oui, mes Révérends, j'en suis là. Trois fioles par soirée... Vous comprenez bien que cela ne peut pas durer... Ainsi, faites faire l'élixir par qui vous voulez... Que le feu de Dieu me brûle si je m'en mêle encore !

FRÈRE JEAN. – Mais, malheureux, vous nous ruinez !

PÈRE GAUCHER. – Préférez-vous que je me damne ?

MONSEIGNEUR. – Mes Révérends, il y a moyen de tout arranger. C'est le soir, n'est-ce pas, mon

cher fils, que le démon vous tente ?...

PÈRE GAUCHER. – Oui, monsieur le prieur, régulièrement tous les soirs... Aussi, maintenant, quand je vois arriver la nuit, j'en ai, sauf votre respect, les sueurs qui me prennent, comme la mule du pape quand elle voyait revenir Tistet Védène...

MONSEIGNEUR. – Eh bien ! rassurez-vous.. Dorénavant, tous les soirs, à l'office, nous réciterons à votre intention l'oraison de saint Augustin, à laquelle l'indulgence plénière est attachée... Avec cela, quoi qu'il arrive, vous êtes à couvert...

FRÈRE JEAN. – C'est l'absolution pendant le péché.

PÈRE GAUCHER. – Oh bien ! alors, merci, monsieur le prieur ! (*Il sort CC, aussi léger qu'une alouette.*)

MONSEIGNEUR. – Prions pour notre pauvre Père Gaucher, qui sacrifie son âme aux intérêts de la communauté... Oremus Domine...

*(Ils s'agenouillent, en priant. PÈRE GAUCHER et TANTE BÉGON, off : « Mariann' s'en va t'au moulin » pendant que la lumière baisse. MONSEIGNEUR et FRÈRE JEAN sortent dans le noir. DAUDET remonte sur son échelle une dernière fois. Lumière.)*

DAUDET. – Ce sera ma dernière lettre, mon cher Gringoire.

*(On entend la cloche qui sonne.)*

Huit heures sonnent au village. Et moi, installé en haut de mon moulin, je pense à Paris. Mais oui, Gringoire, ton Paris me poursuit jusqu'ici. Ah ! le bon Provençal que je fais ! Là-bas, dans les rues de Paris, je regretterais mes Alpillles bleues et l'odeur sauvage des lavandes, ma chèvre vaillante, (*BLANQUETTE entre*), ma mule papale, (*GAVOTTE entre, poursuivie de TISTET*) mon bon curé, (*MARTIN entre*), mon chapelain gourmand, (*BALAGUÈRE entre*), mon élixir diabolique (*GAUCHER entre, suivi du MONSEIGNEUR*). Maintenant, ici, en pleine Provence, je crois voir tout mon Paris défiler entre les pins... (*Il descend, prend sa valise, fait pour partir.*) J'abandonne, donc, mon moulin aux lapins. Pour un temps. Ah Provence !... Provence !... Toujours Provence !

*(Il sort. Musique : « Meunier, tu dors ». Noir.)*

**Fin.**